

NASHIKI Kaho

L'ÉTÉ DE LA SORCIÈRE

Roman traduit du japonais
par Déborah Pierret-Watanabe



Éditions Picquier

La Sorcière de l'Ouest est morte

La Sorcière de l'Ouest est morte.

Le quatrième cours de la journée, un cours de sciences, était sur le point de commencer quand la secrétaire invita Mai à venir dans son bureau pour lui annoncer que sa mère allait bientôt venir la chercher. Elle lui demanda de préparer ses affaires et d'aller l'attendre devant les portes du collège. Il s'était passé quelque chose.

Mai attendait donc sa mère, emplie d'un sentiment de gravité empreint d'excitation, comme lorsque la morne routine de l'existence prend tout à coup un tournant dramatique et que l'inquiétude et l'espoir se retrouvent entremêlés.

Elle vit s'approcher la Mini vert bouteille de sa mère. Les cheveux et les yeux de Maman, à moitié anglaise, à moitié japonaise, étaient d'un brun très foncé, une couleur qui dégagait une impression beaucoup plus douce que le noir. Mai adorait les yeux de Maman. Or, ce jour-là, elle avait le teint blême et ses yeux avaient l'air terriblement fatigués et sans vie.

Maman arrêta la voiture devant elle et lui fit signe de monter. Nerveuse, Mai se dépêcha de grimper et de refermer la portière. Maman se remit à rouler.

— Qu'est-ce qu'il se passe? demanda-t-elle craintivement.

Sa mère poussa un profond soupir.

— La Sorcière... a fait un malaise. C'est la fin...

Les bruits et les couleurs du monde tout autour de Mai s'évanouirent subitement. Elle n'entendait plus qu'un bourdonnement ronfler au fond de ses oreilles. Certainement le bruit du sang qui circule dans mes veines, songea-t-elle.

Les sons et les couleurs revenaient petit à petit, mais n'étaient plus les mêmes qu'auparavant. Son monde avait changé pour toujours.

— Est-ce qu'elle est encore... en vie, faillit-elle dire. Elle prit une profonde inspiration. Est-ce qu'elle peut parler?

Maman secoua la tête.

— J'ai reçu un coup de fil. Une crise cardiaque, apparemment. On l'a trouvée étendue par terre, elle n'avait déjà plus de pouls. On m'a dit que l'hôpital envisageait de faire une autopsie, mais elle était du genre à ne pas en vouloir, alors j'ai refusé.

C'est vrai, elle était de *ce genre-là*. Mai inclina son siège et se couvrit les yeux d'un bras. Son corps était affreusement lourd. Elle était choquée. Plutôt que triste. Six bonnes heures de route les attendaient. Une heure pour atteindre l'autoroute, qu'elles allaient emprunter pendant quatre heures, puis encore une heure après l'avoir quittée. Un voyage qui allait être pénible en Mini. C'était une voiture si basse qu'on

avait l'impression de se déplacer en rampant sur le sol.

Mai laissa retomber son bras à côté d'elle et regarda à travers le pare-brise. Quelques gouttes de pluie commençaient à s'y installer. Maman n'avait pas encore démarré les essuie-glaces. La veille, ils avaient annoncé le début de la saison des pluies à la télé. Non, ce n'était pas à la télé, c'était l'agence météo.

La pluie, de plus en plus forte, brouillait le paysage qui défilait derrière la vitre. Maman n'avait toujours pas mis les essuie-glaces.

Mai lui lança un regard furtif. Elle pleurait. Sans bruit. Comme si les larmes coulaient d'elles-mêmes. C'était sa façon de pleurer. Elle l'avait déjà vue pleurer il y a longtemps de cela.

— Les essuie-glaces, chuchota Mai.

Maman eut l'air complètement perdue, l'espace d'une seconde. Elle prit d'abord conscience de ses larmes, puis du monde extérieur.

— Ah oui, il pleut, remarqua-t-elle quelques instants plus tard en les activant.

Les gouttes de pluie furent balayées, le jeune feuillage des platanes qui bordaient la route apparaissait, se troublait, apparaissait, se troublait.

Les bourgeons des platanes lui évoquaient inexplicablement l'*éclatement* de quelque chose. Mai tira un mouchoir de sa poche et le lui tendit distraitemment.

— Merci.

Maman, qui avait répondu par réflexe, garda une main agrippée au volant et essuya ses larmes de l'autre.

Mai avait l'impression que son corps s'enfonçait de plus en plus. Elle commença à se rappeler les vacances passées deux ans plus tôt chez sa grand-mère. Presque un mois entier, au moment de l'année où l'on entrait dans l'été, la même saison que maintenant. Les odeurs ressurgirent au creux de ses narines, celles de la maison et du jardin, la lumière, la sensation du vent qui lui caressait la peau... plus que des souvenirs, c'était comme si son corps tout entier était brusquement ramené dans le passé, comme aspiré en arrière par une force incroyable.

Maman lui avait une fois confié, d'un air très sérieux, que sa grand-mère était une véritable sorcière, et depuis lors, quand elles n'étaient que toutes les deux, elles l'appelaient toujours la Sorcière de l'Ouest.

Deux ans plus tôt. Mai venait tout juste d'entrer au collège. Au début, ce n'était que l'asthme habituel provoqué par le changement de saison. Mais même une fois les crises atténuées, elle ne voulait toujours pas retourner en cours. La seule idée d'y aller lui donnait l'impression de suffoquer.

Maman était contrariée. Mais elle a toujours fait preuve de sagesse. Elle n'avait pas dépensé son énergie inutilement en la grondant ou en cherchant à l'apaiser ou la cajoler. La seule fois où elle avait laissé entendre qu'il vaudrait peut-être mieux qu'elle retourne bientôt en classe, Mai l'avait regardée droit dans les yeux.

— Je n'irai plus à l'école. Là-bas, ce n'est rien qu'un lieu de souffrances pour moi, avait-elle gravement répondu.

Et Maman s'était laissé persuader. D'après ce que sa fille venait de lui dire, l'affaire était grave.

— Je vois. Bon, tu peux manquer l'école pour le moment. Mais les cours ont commencé depuis un mois à peine, il est bien tôt pour tirer une conclusion pareille, tu ne crois pas? Tu ne dois pas être tout à fait guérie. Peut-être que dans deux semaines, tu te sentiras mieux et tu auras retrouvé la forme.

Etrangement, Maman n'avait pas cherché à connaître la raison pour laquelle l'école n'était rien qu'*un lieu de souffrances* pour Mai. Peut-être qu'elle avait peur de ce qu'elle pourrait apprendre. Comme elle était métisse, elle n'avait jamais vraiment bien réussi à s'intégrer à l'école. En ce temps-là, et aujourd'hui non plus d'ailleurs, il n'y avait pas d'école dite internationale dans le coin. Peut-être ne voulait-elle pas entendre son histoire pour ne pas revivre ce qu'elle-même avait vécu.

Maman était malgré tout allée à l'université au Japon et avait obtenu son diplôme. Quel courage. Alors que le collègue tournait déjà au fiasco pour Mai...

Ce soir-là, Maman avait téléphoné à Papa qui vivait loin de la maison pour son travail. Mai était déjà au lit, mais elle écoutait de tout son être. C'était à peine si elle osait respirer.

— ... Oui... Non, elle n'a plus de crises d'asthme, mais elle dit qu'elle n'ira plus en cours... Mais si je suis trop sévère avec elle, on risque d'obtenir l'effet inverse... Pourquoi? Alors ça... de toute manière, comment dire... elle est beaucoup trop sensible, non? Elle a sûrement dû se sentir blessée... Elle a toujours été une enfant difficile à comprendre, difficile à

vivre... Oui bref, je pensais l'envoyer se reposer chez ma mère à la campagne. L'air est pur, ça ne pourra pas lui faire de mal... Oui, j'ai déjà entendu parler de « phobie scolaire », mais impossible que... jamais je n'aurais pensé que ma fille... Ah! ça, un vrai pavé dans la mare... Non, non, bien sûr que non, je n'ai pas l'intention d'être aussi catégorique là-dessus... mais elle a toujours été une excellente élève, non? Impossible que...

Mai avait ensuite entendu sa mère demander à son père des nouvelles de son travail, mais ce sujet n'avait aucune importance à ses yeux. Maman n'était plus fière d'elle. C'était le plus douloureux et ce qui la rendait la plus triste. Elle avait envie de se précipiter hors de son lit pour lui demander pardon. « Pardon, Maman. » *Une enfant difficile à comprendre, difficile à vivre...* Ces mots plongeaient comme une ancre au fond de son cœur. Elle savait que c'était la vérité.

Je dois bien l'admettre, gémit-elle à voix basse.

C'était la première fois qu'elle employait cette expression et elle eut l'impression d'être devenue un peu plus adulte.

Oui... je dois bien l'admettre, souffla-t-elle à nouveau.

Ces mots lui paraissaient désormais être les siens.

De toute manière, cette souffrance n'était rien comparée à celle qu'elle endurait au collège, alors elle pourrait bien la supporter. En plus, Maman avait dit qu'elle allait l'envoyer chez sa grand-mère à la campagne.

Mai avait toujours adoré sa grand-mère. Elle ne ratait jamais une occasion de lui dire « je t'aime tellement,

Mamie! » Jamais elle n'aurait osé faire une telle déclaration à ses parents, elle se serait sentie bien trop gênée. Mais sa grand-mère n'était pas japonaise, voilà pourquoi elle se permettait peut-être d'exprimer ses sentiments sans détour. Ce à quoi la vieille dame, son habituel sourire aux lèvres, répondait invariablement: « *I Know.* » *Je sais.* Cet échange, comme un mot de passe connu d'elles seules, était devenu leur petit rituel.

Mai était heureuse à l'idée d'aller passer du temps chez sa grand-mère. Mais une vague inquiétude commençait à poindre en elle. *Vivre ensemble*, ce n'était pas la même chose que lui *rendre visite* de temps en temps.

Une fois qu'elle saurait tout d'elle, sa grand-mère ne risquait-elle pas d'être déçue? Comme sa mère l'avait été. Il y avait quelque chose d'insondable chez elle, un côté mystérieux et impénétrable, qui l'effrayait un petit peu. Mais c'était aussi l'une des raisons pour lesquelles elle la fascinait tellement.

Le dimanche suivant, Mai est montée en voiture avec sa mère, direction la maison de Grand-mère. Mai et sa famille ne vivaient qu'à une heure de route de chez elle.

Mai avait préparé un sac de voyage et un carton qu'elle avait remplis de manuels et de fournitures scolaires, de vêtements, de mangas et de livres. Elle avait aussi emporté sa brosse à dents et son mug.

— Je suis pratiquement sûre qu'il y a des tasses chez Mamie, tu sais, avait déclaré Maman, étonnée.

Mais emporter son mug préféré lui permettrait de déployer un espace où elle se sentirait « chez elle » et

la protégerait de la nostalgie qu'elle savait qu'elle allait ressentir.

Car oui, il lui arrivait parfois de souffrir de nostalgie. C'était peut-être un peu bizarre de parler de nostalgie puisqu'elle avait déjà ressenti cela alors même qu'elle était à la maison. Mais pour elle, cela ne pouvait être autre chose. Une tristesse, un sentiment de solitude absolue qui lui enserraient le cœur et la poitrine.

Elle ne savait pas pourquoi, ni d'où venait ce sentiment, ni même s'il allait se manifester quand elle serait chez sa grand-mère, elle ne savait pas non plus si son mug allait être efficace, mais elle se devait de prendre toutes les précautions possibles, au cas où.

La voiture gravit un long, un très long col, et pénétra dans la montagne.

Un sombre bosquet de bambous surgit tout à coup à leur droite, et Mai aperçut une maison qui tombait en ruines. Des chiens aboyaient dans le jardin.

Maman ralentit et emprunta une allée sur la gauche, à peine assez large pour une Mini. Les érables de chaque côté étendaient leurs branches au-dessus d'elles, formant comme un tunnel protecteur.

Maman négocia un virage en épingle à cheveux. La voiture passa entre les deux piliers d'un portail à peine plus hauts que Mai et si vieux qu'on aurait dit un vestige archéologique, puis s'arrêta.

Elles se trouvaient dans le jardin de devant de chez Grand-mère, au milieu duquel se dressait un énorme chêne enclos par une petite allée, des fleurs et des arbustes d'agrément. Grand-mère sortit de la maison au moment même où Mai ouvrait sa portière.

De larges yeux d'un brun presque noir. Des cheveux châtain, désormais parsemés de fils blancs, ramenés en arrière en chignon. Un grand corps à l'ossature robuste. Grand-mère les observait en souriant, un sourire énigmatique qui ne dévoilait pas ses dents (car oui, son sourire était bien plus qu'un simple sourire).

Maman s'approcha d'elle pour l'enlacer, son bras droit s'enroulant autour des épaules de la vieille dame, le gauche autour de sa taille. Puis elle lui déposa un baiser sur les deux joues avant de se retourner vers Mai, qui s'approcha à son tour.

— Ça faisait longtemps qu'on ne s'était pas vues, Mamie, dit-elle simplement.

— Mais tu es là.

Grand-mère lui avait répondu en japonais puisqu'elle le parlait couramment. Elle prit son visage dans ses mains, un geste doux comme une caresse.

Elles traversèrent le jardin en faisant le tour de la maison pour entrer par la cuisine. La porte vitrée donnait sur une minuscule véranda et il fallait franchir une autre porte avant de véritablement pénétrer dans la maison. Le sol de la cuisine était en terre battue et il était permis de garder ses chaussures.

Une table et des chaises étaient disposées près d'une fenêtre ouverte qui donnait sur le jardin de derrière. Elles s'y installèrent pour boire le thé préparé par Grand-mère et grignoter des biscuits piochés dans une boîte. Depuis leur arrivée, Maman ne tenait que des propos insignifiants – les changements dans les villes qu'elles avaient traversées en venant, la vie et le travail de Papa loin d'elles, les plantes du jardin qui

avaient bien poussé —, en un mot, elles ne discutaient que de choses qui ne concernaient pas Mai.

Dans le jardin de derrière poussaient de la ciboule, du poivre Sanshô, du persil, de la sauge, de la menthe, du fenouil, du laurier. Grand-mère n'avait qu'à franchir la porte de la cuisine pour les cueillir quand elle préparait le repas. Mai regardait rêveusement dehors, admirant les plantes vigoureuses caressées par le soleil, avant de remarquer que le cœur du problème n'avait toujours pas été abordé dans la conversation.

Elle se leva et se dirigea vers la petite véranda coincée entre deux portes, un espace ni tout à fait à l'intérieur, ni tout à fait à l'extérieur. Les étagères en bois posées contre les murs de verre étaient encombrées de pots de fleurs, de sécateurs et même d'arrosoirs. Les vitres, au niveau du sol, étaient tachées par des éclaboussures de boue séchées depuis des années. Dans un coin, des mauvaises herbes poussaient entre les briques.

Sa mère avait tout à coup baissé la voix. Ah, peut-être allait-elle enfin parler de son *enfant difficile à comprendre, difficile à vivre*. Mais Mai ne pouvait pas bien entendre ce qu'elle disait.

Elle s'accroupit, observa les mauvaises herbes avec la plus grande attention et remarqua de toutes petites fleurs bleues. On aurait cru la version miniature d'un myosotis. La voix puissante de Grand-mère retentit dans la cuisine.

— Je suis très heureuse de l'accueillir. J'ai toujours été extrêmement reconnaissante d'avoir une petite fille comme elle.

Mai ferma les yeux, prit une profonde inspiration, les rouvrit. Ces petites fleurs bleues étaient vraiment

adorables. Elles donnaient l'impression que leur existence resplendissait. Elle enveloppa délicatement la mauvaise herbe entre les paumes de ses mains.

— Mai ! l'appela Maman.

— J'arrive ! répondit-elle en se redressant d'un bond.

— On va faire des sandwiches. Va donc nous chercher de la salade et des capucines dans le potager derrière, lui demanda Maman avec un sourire.

Mai accepta sa mission avec plaisir et sortit de la maison en trombe. Quand elle pénétra dans le potager, situé de l'autre côté des lauriers, ses pieds s'enfoncèrent dans la terre molle. La rosée sur les herbes folles qui tapissaient le sol la mouilla jusqu'aux genoux. La salade était tellement grosse qu'elle décida de n'en cueillir que le cœur. Elle tira dessus de toutes ses forces, tressaillit à la vue d'une limace un peu grasse qui en tomba, puis se dépêcha de revenir vers la maison, s'arrêtant en chemin pour cueillir des feuilles de capucines qui s'épanouissaient aux pieds des lauriers.

Maman étalait du beurre sur des tranches de pain. Grand-mère préparait des œufs brouillés. L'odeur délicieuse du beurre et des œufs embaumait la pièce.

— Ça ira comme ça ? demanda Mai à la cantonade.

— Oui oui, répondirent sa mère et sa grand-mère en même temps.

Toutes deux se regardèrent. Maman haussa les épaules et sourit comme si elle capitulait.

— Lave la salade et mets-la à déguster, déclara Grand-mère avec lenteur, comme quelqu'un qui donnerait des instructions.

— Combien de feuilles ?

— Trois ou quatre.

Mai détacha trois feuilles et demie de la salade, les lava avec les feuilles de capucine et les mit à égoutter dans la passoire. Grand-mère la remercia, déposa les feuilles de laitue dans une de ses mains et les frappa de l'autre, à la fois pour les essorer et les aplatir. Elle les déchira à la taille souhaitée, en posa quelques-unes sur deux des tranches de pain que Maman avait alignées, ajouta du jambon qu'elle avait sorti du frigo ainsi que des feuilles de capucine.

Elle garnit les tranches de pain restantes de plusieurs feuilles de salade saupoudrées de sel et d'œufs brouillés, puis referma le tout en sandwich. Les sandwiches ainsi confectionnés furent placés sur une planche à découper et divisés chacun en trois parts égales. Pendant ce temps-là, Maman s'occupait de préparer le thé et versait l'eau de la bouilloire dans la théière.

— Mai, va chercher les assiettes dans le placard, veux-tu ? lui demanda Grand-mère.

Mai montra du doigt les grandes assiettes plates et rondes.

— Celles-ci ?

— Oui. C'est celles que j'utilise en général.

Mai en arrangea trois sur la desserte de cuisine pour permettre à Grand-mère de les remplir de sandwiches. La vieille dame sortit une nappe d'un des tiroirs de la desserte et la déploya sur la table.

— Tu pourrais sortir les tasses, s'il te plaît ?

— Ah, c'est vrai ! Tu as apporté la tienne, Mai, n'est-ce pas ? s'exclama Maman en la regardant. Ça

me fait penser que tes bagages sont restés dans la voiture. Va les chercher.

— Quoi? Tout, toute seule?

— Il y a seulement un sac et un carton. Il y a un chariot dans le coffre, tu pourras tout transporter en un seul voyage.

— D'accord... soupira-t-elle.

Arrivée dans le jardin de devant, elle surprit un inconnu en train de scruter l'intérieur de leur voiture. La peau de l'homme était aussi foncée qu'une ombre formée par le puissant soleil de plein été. Son corps était massif et empâté, et ses yeux brillaient d'un éclat étrange. Mai hésitait à s'approcher, mais il allait bien falloir qu'elle sorte les bagages du coffre.

L'homme la remarqua à son tour et détourna les yeux d'un air embarrassé. A l'intérieur de la voiture traînaient des canettes de jus de fruits vides et des emballages de friandises qu'elles avaient grignotées en chemin.

— Bonjour.

Irritée par son culot, Mai l'avait salué d'un ton sec. L'homme, qui la dévisageait, lui répondit par un grognement.

— D'où tu sors, toi? gronda-t-il soudain.

— C'est chez ma grand-mère ici, répliqua-t-elle, surprise.

Il l'examina de nouveau.

— T'es en vacances?

Toujours, évidemment, d'une grosse voix. Elle hésita un instant avant de répondre:

— Je vais rester ici quelque temps. Elle ajouta d'une voix faible: Je suis malade.

— T'en as de la chance, cracha-t-il avant de franchir le portail.

Mai, qui avait l'impression que son sang bouillait dans ses veines, ouvrit le coffre d'une main tremblante.

De quel droit s'adressait-il à elle de cette manière? De quel droit s'introduisait-il dans leur jardin et osait-il, par-dessus le marché, lui demander « d'où elle sortait »? Comment pouvait-on être aussi arrogant?

Elle sortit le chariot du coffre, le déplia dans un bruit de ferraille, y déposa le carton et son sac de voyage. Son humeur joyeuse s'était complètement évaporée.

Elle avait oublié de fixer les bagages au chariot avec une ficelle, et comme elle le poussait à la diable, son sac tomba par terre à plusieurs reprises.

Enfin, elle fut de retour dans la cuisine. Maman et Grand-mère, déjà installées à table, l'attendaient. Mai raconta sa mésaventure en refoulant ses larmes. Maman avait l'air contrariée.

— C'est affreux. Qui ça peut bien être? s'exclama-t-elle en se tournant vers Grand-mère.

La vieille dame pria Mai de se mettre à table.

— Genji peut-être. Il a dû sortir quand ses chiens ont aboyé et voir une voiture qu'il ne connaît pas entrer ici. Ça l'a certainement inquiété.

— Allons bon! Genji! Il est revenu?

Maman, les sourcils froncés, sortit le mug du sac de voyage et le rinça rapidement avant de revenir s'asseoir à table. Malgré les nombreuses chutes, le mug n'avait subi aucun dommage.

— C'est qui, lui? Et où est-ce qu'il vit? bougonna Mai.

— Genji habite dans la maison d'en face, de l'autre côté de la route. De temps en temps, je lui demande de faire quelques travaux dans le jardin. Ou de me ramener des courses.

Grand-mère versa du lait dans le mug, ajouta du thé et le déposa devant Mai.

— C'est une très jolie tasse. Tu as bon goût, Mai.

Mai poussa un énorme soupir et but une gorgée. Le thé, corsé et parfumé, était délicieux. Elle avait deviné, à la façon dont Grand-mère avait parlé de cet homme, qu'elle prenait sa défense, ce qui l'avait un peu agacée. Mais elle se sentait un peu plus calme à présent.

— La maison de l'autre côté de la route... Celle où il y avait tous ces chiens qui aboyaient, c'est ça? Je crois me souvenir qu'ils n'étaient pas là la dernière fois que je suis venue.

— Genji habitait en ville. Il est revenu vivre dans cette maison il n'y a pas si longtemps... depuis que son père est mort.

— Je parie qu'il est divorcé? chuchota Maman.

Grand-mère tendit la main vers un sandwich.

— Je ne sais pas trop. J'ai l'impression qu'il vit seul ici, mais enfin...

Mai s'empara, elle aussi, d'un sandwich, dont elle retira les feuilles de capucine. Elle n'appréciait pas ce goût de verdure un peu piquant, entre le *wasabi* et la moutarde. Maman remarqua son geste mais ne fit aucun commentaire.

— Il vient souvent ici? intervint Mai d'une voix plutôt sereine, la bouche pleine.

— Pas tant que ça. Au fait, où est-ce que tu vas t'installer? Il y a deux pièces dans les combles, laquelle vas-tu choisir?

Grand-mère avait brusquement changé de sujet, mais elle ne s'en offusqua pas. Cette question ne lui ayant même pas traversé l'esprit, elle se dépêcha d'y réfléchir.

Au rez-de-chaussée de la maison se trouvaient le salon et le grand placard, côté jardin de devant, ainsi que la chambre de Grand-mère et enfin la cuisine, orientée vers le jardin de derrière. Au premier étage, ce qu'on appelait les combles, il y avait l'ancienne chambre de sa mère, qui donnait sur le jardin de derrière, et une autre pièce, côté jardin de devant, qui avait servi de débarras à Grand-père. Grand-père, qui était un grand passionné de minéraux, l'avait remplie de toutes sortes de pierres.

Mai n'avait aucune envie d'apercevoir par hasard la silhouette de cet homme à travers la fenêtre, c'est pourquoi elle décida de s'installer dans l'ancienne chambre de sa mère.

— Je prends la chambre de Maman.

— Cela fait très longtemps que je n'y suis pas entrée. Elle est toujours telle que je l'ai laissée? demanda Maman en souriant.

— Toujours.

— Je vais aller jeter un coup d'œil. Voir s'il faut faire un peu de ménage... déclara-t-elle en se précipitant à l'étage.

Les lèvres de Grand-mère s'étirèrent en un sourire. Elle fit un clin d'œil à Mai.

— Maman est partie ranger ce qu'elle ne veut pas que tu voies.

— Comment ça ? s'exclama Mai, surprise, qui ne s'attendait pas à une remarque pareille. Ça alors... J'ai très envie de savoir maintenant.

Grand-mère sourit de nouveau et secoua la tête.

— Il y a sûrement des choses que toi non plus, tu n'as pas envie que les autres voient.

— Je ne sais pas... répondit-elle, faisant l'innocente.

— Ces petits... secrets deviennent plus nombreux à mesure que l'on grandit. Ta mère, Mai... Grand-mère sortit une boîte d'allumettes et un cendrier, et s'alluma une cigarette. Ta mère est passée de l'enfance à l'âge adulte dans cette chambre. Je pense donc qu'elle doit être remplie de secrets.

La fumée ne dérangeait pas du tout Mai, et Grand-mère le savait. Cependant, Maman, qui avait toujours détesté cette habitude, avait obligé Papa à arrêter de fumer en se servant de l'asthme de Mai comme prétexte. Grand-mère s'abstenait donc de fumer en sa présence.

La table de la cuisine, rectangulaire, n'était ni trop grande ni trop petite. Des fleurs du jardin étaient joliment disposées dans un vase en céramique haut de cinq à six centimètres. Une photo de Grand-père trônait sur le rebord de la fenêtre en saillie. Son chapeau de paille jetait une ombre sur son visage ovale mangé par une barbe poivre et sel de trois jours. La photo avait probablement été prise dans le jardin par une belle journée d'été. Les yeux plissés, Grand-père souriait. À côté de lui posait Blacky, un chien noir au regard intelligent, les yeux tournés vers l'objectif. Blacky tout comme Grand-père n'étaient plus.

Mai adorait cette photo.

Grand-père avait été professeur de sciences dans un collège privé confessionnel. C'est là-bas qu'il avait rencontré Grand-mère, qui y occupait alors le poste de professeur d'anglais. Et puis ils s'étaient mariés. Comme Grand-père était mort alors que Mai n'était encore qu'une enfant, elle ne se souvenait plus très bien de lui.

Si Grand-père et Grand-mère ne s'étaient pas rencontrés, Maman ne serait pas venue au monde, et alors elle non plus n'aurait pas pu être là... Et si Grand-mère n'avait pas eu l'idée de venir s'installer au Japon... Mai fut traversée par une impression étrange.

— Pourquoi est-ce que tu es venue au Japon, Mamie?

Grand-mère souffla la fumée de sa cigarette.

— Au début de l'ère Meiji, mon grand-père, ton arrière-arrière-grand-père, est venu en voyage au Japon et il est rentré en Angleterre profondément marqué par la politesse et la gentillesse des Japonais, leur détermination et leur honnêteté. Comme il m'a raconté tout un tas d'histoires sur le Japon dès mon plus jeune âge, je me suis mise à rêver de ce pays comme on rêve d'un futur amoureux.

Elle contempla le jardin par la fenêtre, le regard perdu au loin, comme si elle se rappelait cette époque.

— Plus tard, alors que j'étais déjà engagée dans la vie et les activités de mon église, j'ai entendu dire qu'on recherchait un professeur pour enseigner l'anglais au Japon. J'ai postulé sans aucune hésitation.

— Ta famille ne t'en a pas empêchée?

— Tout le monde, grâce à mon grand-père, était fasciné par le Japon. En revanche, j'imagine que personne, à ce moment-là, n'imaginait que j'allais y rester si longtemps. Personne sauf ma tante.

— Et tu n'es jamais rentrée depuis ?

— Une fois, pendant notre voyage de noces, et aussi quand mon père et ma mère sont décédés.

— Ils n'ont pas été contre votre mariage ?

— Ils n'étaient pas spécialement ravis. Du moins au début. Je crois bien qu'ils étaient inquiets. Mais ma tante a pris mon parti en disant que mon mariage avec un Japonais avait été décidé il y a très longtemps. Et puis ils ont rencontré ton grand-père et tout le monde l'a adoré. Il n'y avait plus aucun problème. Car il était exactement comme mon grand-père nous avait décrit les Japonais.

— On pourrait dire que tu es tombée amoureuse de Papi quand tu étais petite.

Grand-mère eut un petit rire.

— Peut-être bien, oui. Je crois que notre destin est tissé de présages de toutes sortes.

Une porte claqua à l'étage. Maman descendit l'escalier aux marches grinçantes.

— Tu as été plutôt longue, remarqua Grand-mère d'une voix douce.

— Oui. Maman s'assit en poussant un soupir. Mai aura besoin des étagères et des tiroirs du bureau, j'ai rangé toutes les affaires qui y traînaient dans un carton...

— Ça a dû te rappeler pas mal de souvenirs.

— Mmm... quand j'ai refermé le carton avec du scotch... c'était comme si je scellais une partie de ma vie...

Mai pensait comprendre ce que sa mère avait ressenti. Même si elle n'avait vécu que treize petites années dans ce monde.

Ce soir-là, Mai et Maman dormirent ensemble dans la chambre sous les combles. Maman partit le lendemain matin, alors que le soleil n'était pas encore levé. Mai l'avait sentie quitter le lit mais n'avait rien dit. Car elle n'était pas tout à fait réveillée et les quelques mots qu'elles auraient échangés se seraient réduits à des banalités – « au revoir », « fais bien attention à toi » – qui auraient voleté en tous sens, empirant sa tristesse et sa solitude. Alors qu'elle entendait le bruit du moteur de plus en plus faible à mesure que la voiture s'éloignait, elle s'obligea à se rendormir, et finit par replonger dans le monde des rêves.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, Maman n'était plus là, et elle fut tout à coup submergée par la nostalgie.

Cette fois, elle savait clairement ce qui l'avait déclenchée, ce qui était mieux que lorsqu'elle se sentait sombrer sans en connaître la raison. Cette nostalgie s'abattit cependant sur elle avec la même intensité, la même force primitive et brutale, et s'accompagna d'une douleur telle qu'elle eut l'impression qu'on lui comprimait le cœur, comme si elle se trouvait dans un ascenseur qui tomberait sans fin. Impuissante, elle ne pouvait rien faire d'autre qu'attendre.

Elle attendit donc que passe l'insupportable douleur avant de descendre dans la cuisine. Quand elle serait devenue adulte, peut-être qu'elle pourrait élucider ce mystère, savoir d'où venait cette douleur et surtout pourquoi elle s'attaquait à elle, elle l'espérait bien.